

Exposition en faveur de la Croix-Rouge genevoise pour
l'opération "Wagon", au profit des sans-abri

LEFT FOR DEAD

Originalité Denis Constantin

LAISSÉ

POUR

Photographies
de Denis Ponté

MORT

**Photographies
de Denis Ponté**

expo du 18 janvier au 4 mars 1995

soirée littéraire

Texte

de Philippe Constantin

samedi 4 février à 17h

Bibliothèque de la Cité place des Trois-Perdrix



LEFT FOR DEAD



LE CONSEIL ADMINISTRATIF DE LA VILLE DE GENÈVE
et la CROIX-ROUGE GENEVOISE

*ont le plaisir de vous inviter
au vernissage de l'exposition*

LAISSÉ POUR MORT

Photographies de Denis PONTE

*mardi 17 janvier 1995, à 18 heures,
à la Bibliothèque de la Cité (place des Trois-Perdrix)
ainsi qu'au vin d'honneur qui suivra.*

L'exposition est ouverte jusqu'au 4 mars 1995, mardi, jeudi
et vendredi de 13 h à 18 h 30, mercredi de 10 h à 18 h 30,
samedi de 13 h à 17 h.

La Lunette

visions concaves & convexes du réel

Albert Cohen

Muñoz et Sampayo

Fabrice Neaud

Left for Dead (Laisse pour mort)

Bingo U.S.A.

Résistance ! (mai/juin 2003)

Le syndicalisme aux Etats-Unis

reportages bande dessinée - littérature - photographie



2

L'île de l'antique printemps
Jean Harambat, Olivier Lenoir



12

Carte postale
Denis Vierge



18

Entretien avec Rick Fantasia
Philippe Squarzon



26

Bingo USA
Nikola Witko, FC



32

Left for dead
Denis Ponté, Serge Arnould



40

Faux cristal
Jose Muñoz, Carlos Sampayo



50

Résistances !
Loïc Le Loët



58

Entretien avec Fabrice Neaud
Manuel Lo Cascio, Laurent Bonnaterre



65

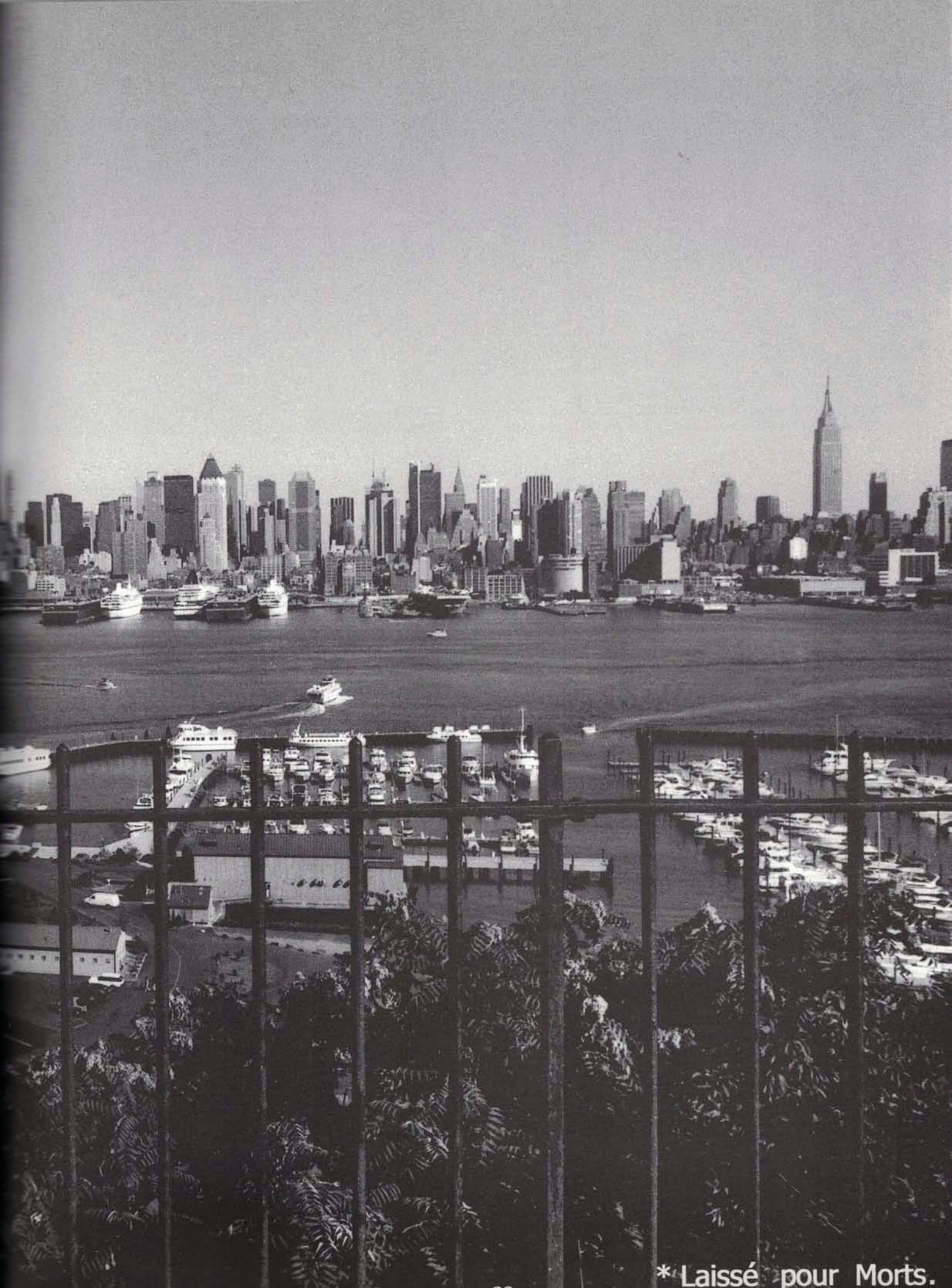
L'Art dans la ville
François Ayroles

Directeur de la publication : Isabelle Dumora • **Rédacteur en Chef :** Manuel Lo Cascio
• **Secrétariat de rédaction :** Emmanuelle Essely • **Conception graphique :** Vito Graphic •
Couverture : François Ayroles • **Rédaction, dessin, photo :** Serge Arnould, François
Ayroles, FC, Jean Harambat, Loïc Le Loët, Olivier Lenoir, Fabrice Neaud, Jose Muñoz, Denis Ponté,
Carlos Sampayo, Philippe Squarzon, Denis Vierge, Nikola Witko • **Correction et relecture :**
Adiza Copé, Jérôme Thollon-Pommerol • **Traduction :** Dominique Lo Cascio • **Relations**
publiques : Laurent Bonnaterre • **Responsable communication :** Bruno Scheurer •
Webmaster : Fabrice Hardy • **Remerciements à :** la librairie Bédeltre, Jérôme Bertina, Le
Cochon Volant et Mel • **Impression :** La Neï Chastrusse • **Diffusion :** Le Comptoir des
Indépendants • **ISSN :** 1638-4121 - Dépôt légal à parution • **Commission paritaire :** en
cours • La Lunette est une publication de Nemo • 5 rue Tombe l'Oly BP 61 33036 Bordeaux Cedex •
<http://www.lalunette.com> • **TEL :** 0610230861 • **EMAIL :** redaction@lalunette.com • Toute
reproduction des textes ou images publiés dans La Lunette nécessite l'accord des auteurs. La
Lunette est publiée avec le concours du Centre National du Livre.

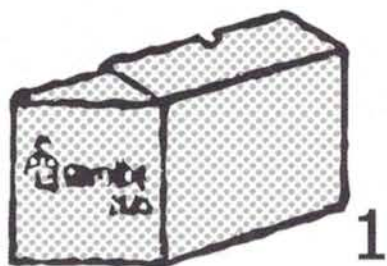
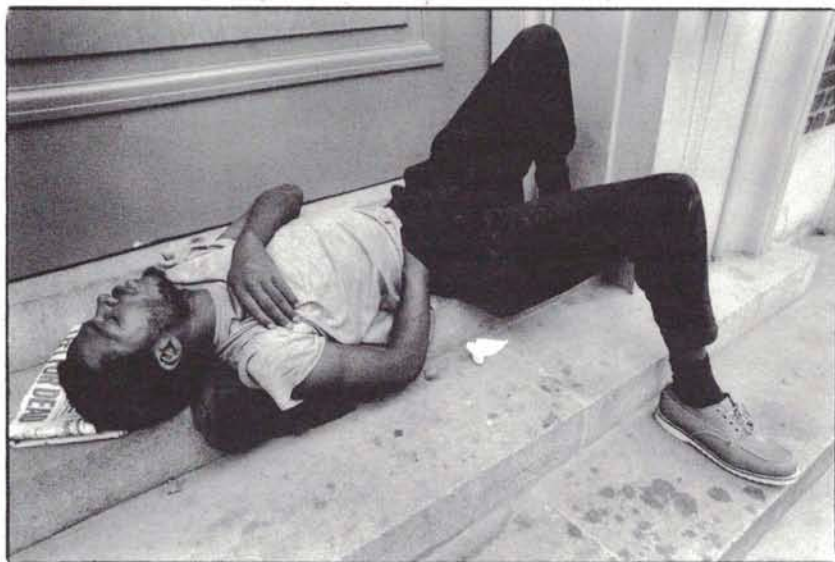
left for dead*

*Photos : Denis Ponté
Texte : Serge Arnauld*





* Laissé pour Morts.

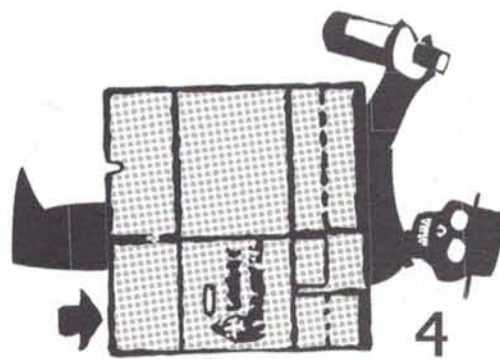
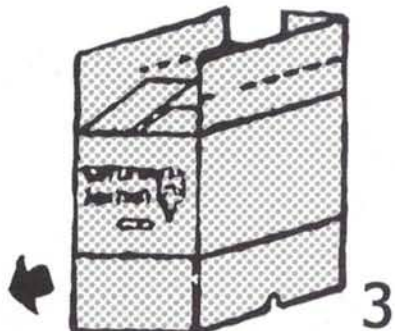
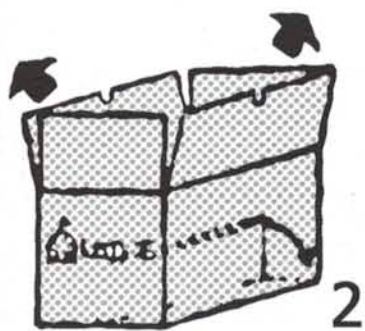
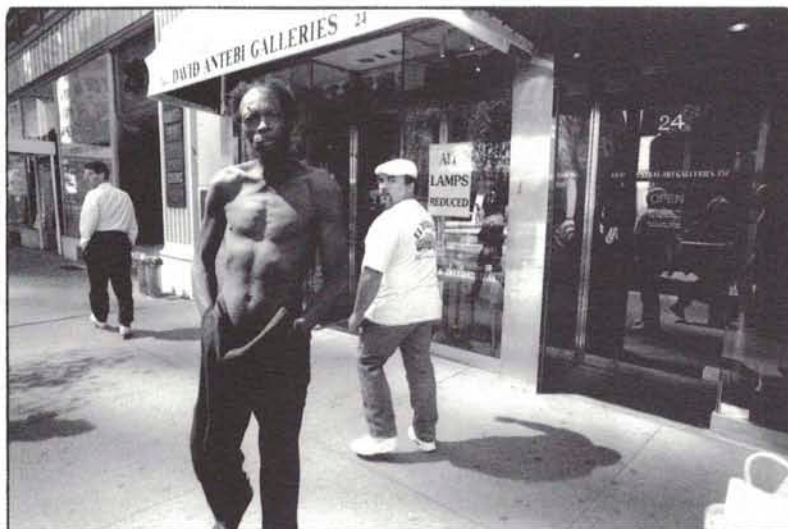


La pauvreté se voit, elle n'est pas regardée.
Le dénuement se vit, il est gardé en nous comme
une menace qu'il convient d'éloigner.
Lorsque l'on voyage dans des pays dont on s'est
approprié l'image classée de la pauvreté, on
découvre sa propre indigence : cette incapacité à
regarder l'autre.

Bien sûr, il est possible de photographier pour
émouvoir ou s'émouvoir, comme l'on donne une
aumône au mendiant pour se ressentir autre ou
pour s'échapper de cette figure de la pauvreté.

Quel est ce lien secret qui s'établit par le regard.
Que voit-on ?

Sans doute découvre-t-on cette imperméabilité
devant le sort d'autrui. Sans doute éprouve-t-on
aussi cette indifférence qui nous permet de tout
admirer, de tout embrasser parce que l'on peut
tout voir sans œil et tout aimer sans amour. C'est
là notre misère. Pouvoir tout priser parce que l'on
est capable de tout mépriser. Et c'est là le point
de rencontre de l'exclu et du prétendu inclus.
Evidemment, ce point de jonction ne se dit pas,
ne se partage pas. Il se sait dans une zone
ombrée qui est cette pression de la menace et
l'extension de cette présence du malheureux. Il
est effrayant d'assister au destin d'autrui en
contrepoint de sa propre vie. L'inaptitude à
"s'asseoir à la même table" désigne notre
détresse et nous renvoie à ce constat de devoir
voir sans regarder. De ne pas pouvoir faire
autrement. Parce que lorsque l'on détourne la
tête, la vue se porte vers notre ailleurs qui
semble irrémédiablement être un état de la répé-
tition : nous nous voyons nous-mêmes en sursis
et nous ne le supportons guère, comme si le
miroir que le pauvre nous tend le rend riche
d'une fortune sans mot et sans bien, d'une forme
d'éternité de sa condition si effrayante qu'elle
apparaît bientôt comme notre propre horizon. La
menace est de plus en plus proche, bien que si
peu prégnante sur notre actualité visible. Il ne
s'agit pas encore d'une identification, bien que
l'homme de foi ou de cœur soit capable d'entrer
dans de telles empathies, il est question principalement
d'un manque d'appréhension susceptible
d'engendrer une terreur de nous-mêmes se
faisant phénomène cyclique.









Et vient

alors

l'inversion

du langage



qui

désigne

celui que

l'on craint



comme le

porteur de

notre

peur.





Les trottoirs de New York



«Lorsque je suis arrivé à New York, je pensais que je ne supporterais pas le choc. En cinq minutes, je m'y suis senti à l'aise.»

Bouclé, l'œil vif, Denis Ponte n'avait jamais été attiré par l'Amérique du Nord. Il a toujours préféré celle du Sud, qu'il a parcouru en long, en large et en travers. «Je me suis en fait retrouvé aux Etats-Unis par hasard.»

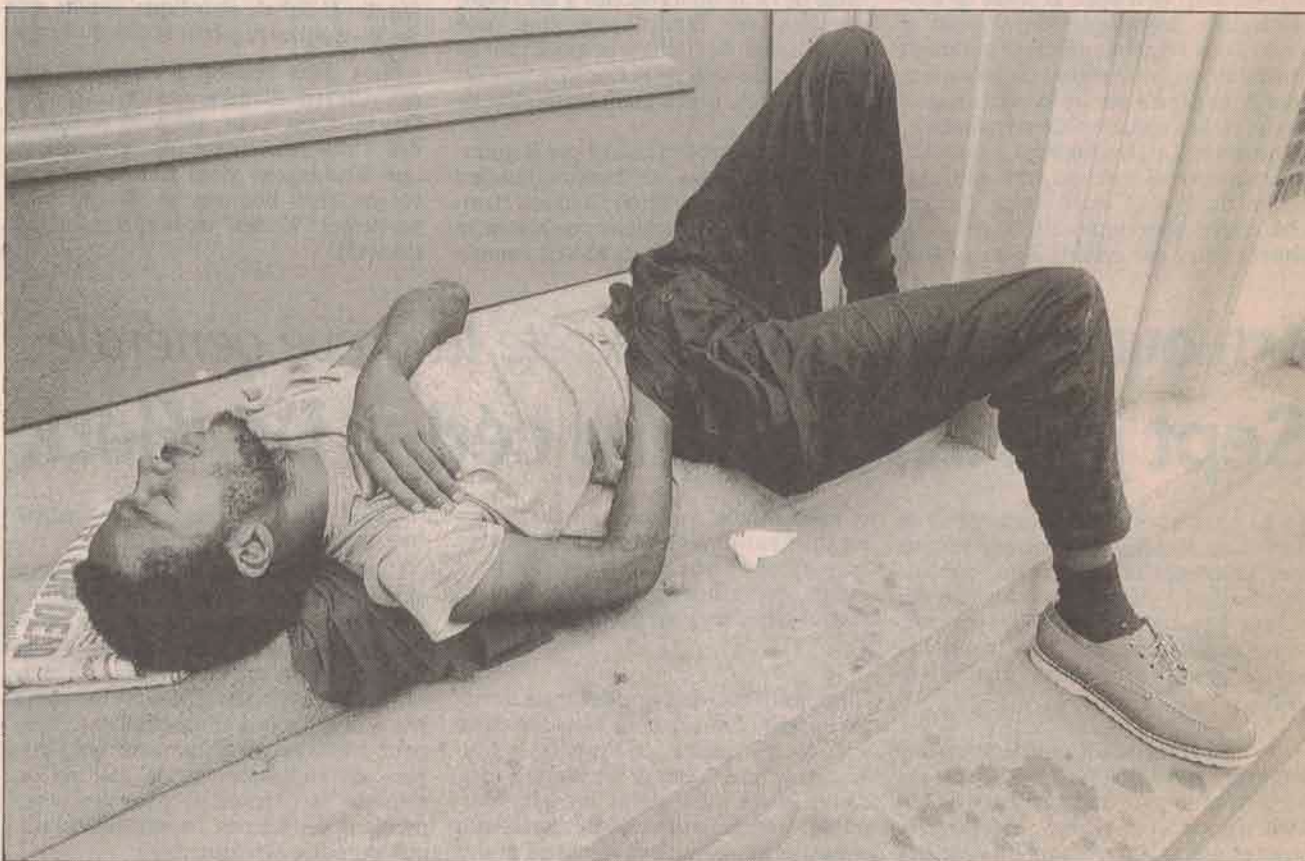
Ponte a commencé par photographier dans le Maine des troncs d'arbres et des rochers. Ces belles images très réfléchies et très léchées, qui renvoient à toute une tradition américaine, ont été vues à Genève. Galerie Europa. Puis, ce fut le départ pour New York.

«En y découvrant une misère qui donne un aspect Tiers monde à un pays que l'on dit avancé, j'ai pensé ne pas sortir mon appareil. C'est ce qui m'était arrivé en 1988 au Brésil. J'avais été si bouleversé par la pauvreté que j'avais mis trois semaines pour oser enfin faire ma première photo.»

Mais n'est-il pas difficile de prendre certaines images? «Je crois que c'est une affaire de respect et de discrétion. J'opère très vite. Parfois, les intéressés ne me remarquent même pas. A d'autres moments, je presse sur le bouton si je sens qu'il y a connivence.»

Le résultat obtenu, vous pouvez le voir tel quel dans cette page. «Je ne taille jamais dans une photo. Bonne ou mauvaise, elle correspond à ce que j'ai ressenti à un certain instant. Recadrer, pour moi, c'est quelque part triquer.»

Etienne DUMONT



• Denis Ponte, né en 1964, vit et travaille à Genève. Il a exposé avec Alexandra Kaiser à Nyon, Meyrin et Genève. Fait partie du groupe d'architectes et designers Mat.

PHOTO

3

36

TRIBUNE
DE GENEVE

VENDREDI
14 OCTOBRE 1994

CS

OBJECTIF SUBJECTIF



«Cette solitude que nous rejetons sur nos épaules comme un drap de lin afin de nous tenir chaud, sinon de nous isoler...»

Sur les trottoirs de Manhattan

Le Genevois Denis Ponté livre un album d'images fortes.

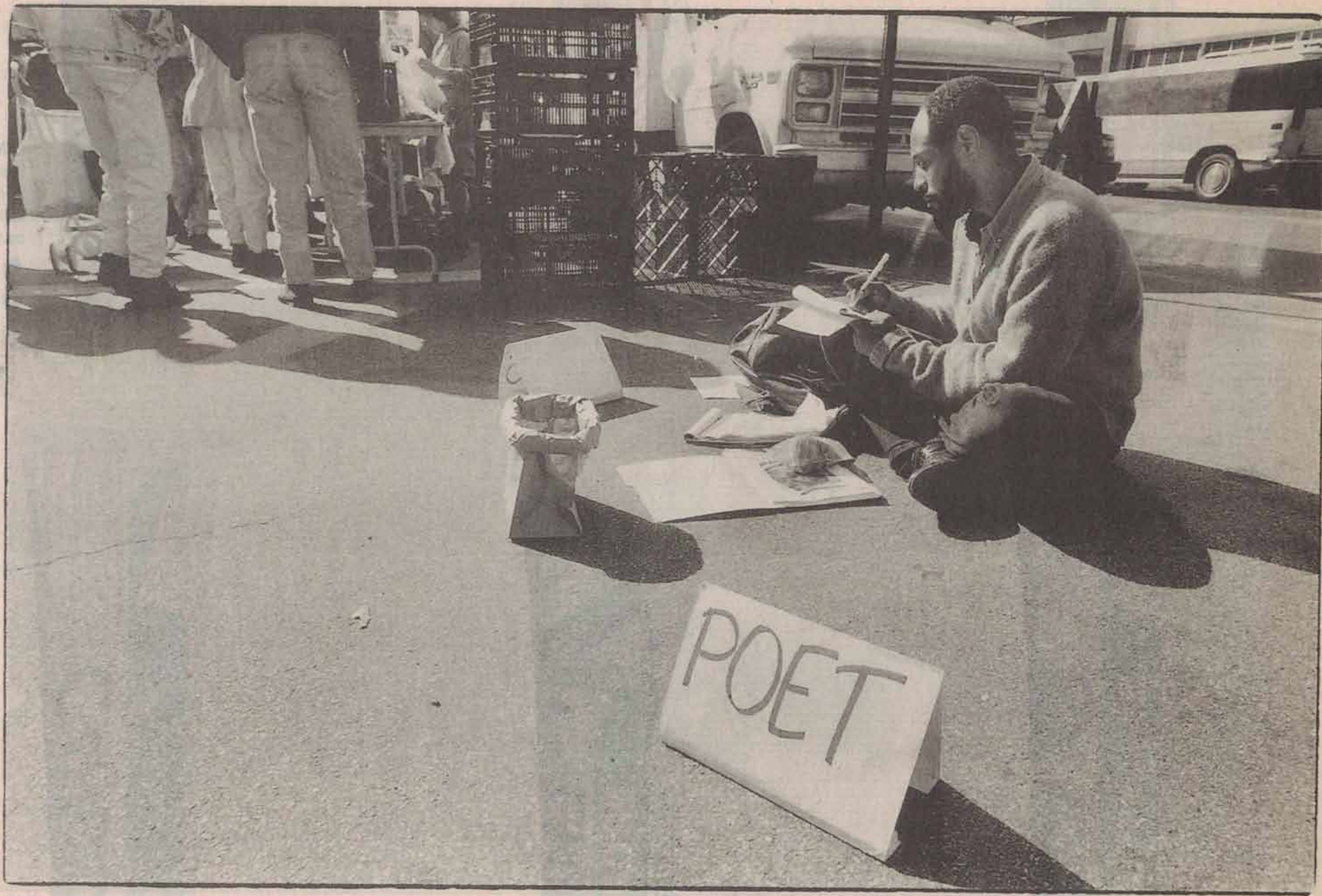


«Nous nous regroupons en archipels pour sauver cette mémoire des choses individuelles...»

ETCÆTERA

BIOGRAPHIE

Né en 1964, Denis Ponté a exposé plusieurs fois à Genève depuis 1990. On lui doit des reportages en Amérique latine pour Terre des Hommes. Troisième prix (sur quelques milliers de candidats) du Prix Nikon international en 1993, il travaille en ce moment à la TV romande. «Laisse pour mort» est son premier livre.



«Il faudrait oser dire combien la communication nous isole».

Légendes extraites du texte de Philippe Constantin-K, placé en exergue de l'album



«...Chacun composant comme il le peut avec sa solitude et ses rêves.»

Genève-New York et retour. «Laissé pour mort», l'album de Denis Ponté, tient un peu du boomerang. Consacré par un Genevois à la misère de Manhattan, il verra en effet ses droits d'auteur aller à la Croix-Rouge genevoise pour son «Opération Wagon».

«Le livre s'est fait sur quatre ans. Comme tout Européen allant à New York, j'ai eu le choc de voir la pauvreté dans un pays que l'on dit l'un des plus riches du monde.»

Au début, les images noires et blanches de Denis Ponté n'avaient pas de but précis. «Un professeur de l'Ecole de photographie de Vevey m'a poussé à montrer ce travail. J'ai été voir fin 1992 à Genève

la Bibliothèque de la Cité, qui le présentera finalement en janvier-février 1995.»

De la bibliothèque à l'idée d'un livre, il n'y avait qu'un pas, à la fois vite et laborieusement franchi. «A Genève toujours, Olizane a été emballé. Mais il me fallait trouver le financement.»

Et alors? «Cela m'a pris environ huit mois. Le difficile, c'est de décrocher la première grosse subvention. Celle qui rassure les autres sponsors.»

Aujourd'hui, le livre est là. Carré. Très bien imprimé en Italie. Passant de l'amusant au tragique, le rythme va crescendo. Mais ne faut-il pas un certain culot pour presser à certains moments sur le

bouton? «C'est une question d'habitude. Je dois dire que le grand angulaire a ses avantages. Les gens croient toujours qu'on photographie autre chose qu'eux. Cela dit, je n'ai pas cherché le choc à tout prix. Il y a des images que je n'ai pas faites, par respect des gens.»

Trois mille exemplaires, dont sept cents en anglais. La Croix-Rouge...

«Vu le sujet, j'avais des scrupules à vendre ce livre, même si c'est mon premier. Il existait à Genève le «projet wagon». J'ai trouvé bien que l'argent finisse là.»

Etienne Dumont □

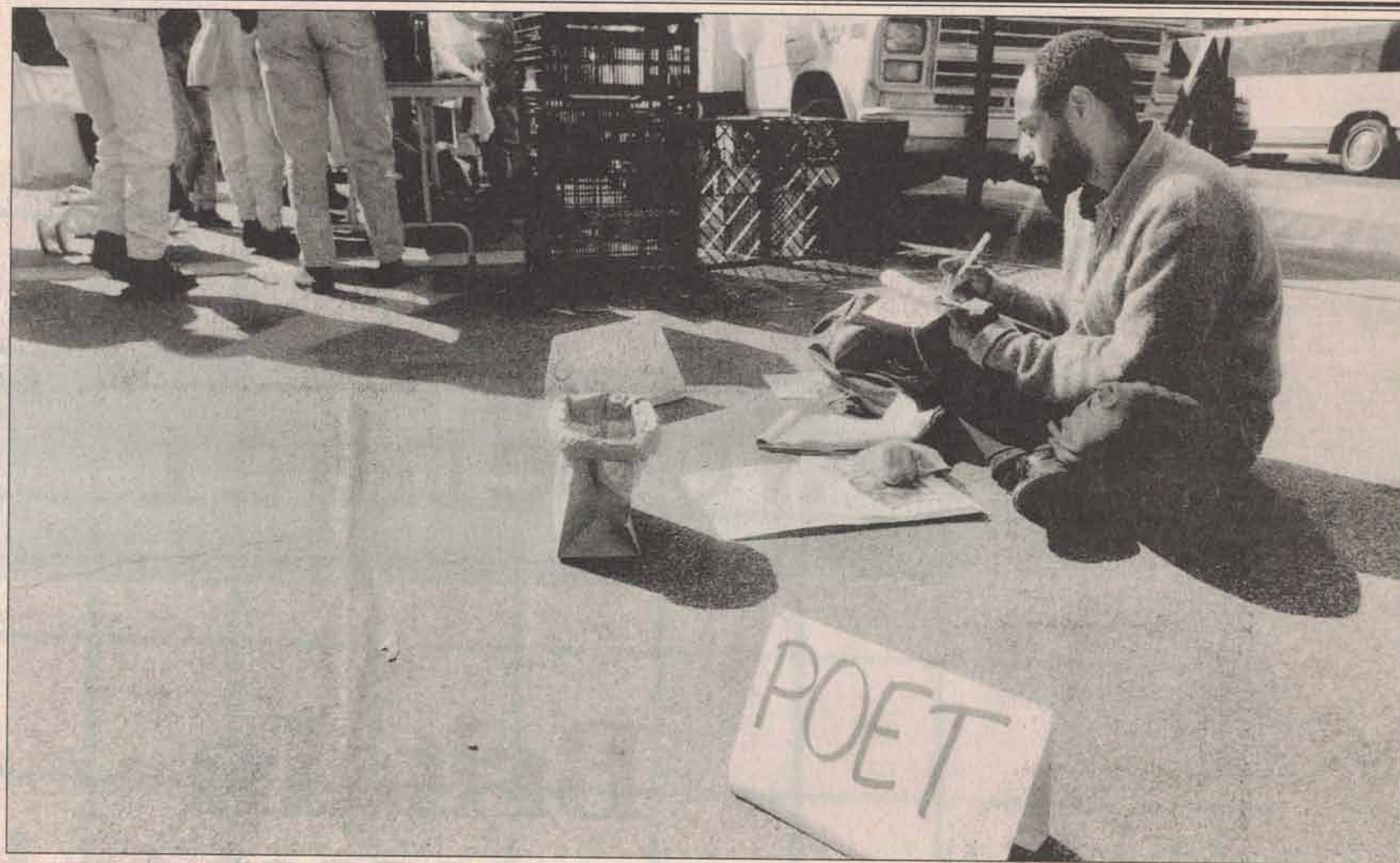
«Laissé pour mort», photographies de Denis Ponté, aux éditions Olizane.

LE MONDE DES «HOMELESS» NEW-YORKAIS DE DENIS PONTÉ. New York côté obscur, ce sont des formes recroquevillées, endormies sur un trottoir, un banc, le bord d'une fenêtre. New York côté clair, ce sont des gens de la ville, pressés, qui défilent dans les rues, un peu indifférents. Le temps d'un voyage Genève-Manhattan et retour, le photographe genevois Denis Ponté, connu pour ses travaux en Amérique latine pour Terre des hommes, a laissé traîner ses objectifs sur ces contradictions. Le résultat est contenu dans un livre qui vient de paraître aux Editions Olizane: «Laisse pour mort», préfacé par Philippe Constantin. Au travers de ses images noir/blanc, cet ouvrage d'une soixantaine de pages veut faire prendre conscience des problèmes du quartier, sans choquer ni culpabiliser. Les droits d'auteur de «Laisse pour mort» seront reversés à l'«Opération wagon» de la Croix-Rouge genevoise ainsi qu'à une œuvre caritative en faveur des sans-abri en France. 





ARTS AND LEISURE 13



POST GALLERY

From a New York photo journal by Swiss photographer Denis Ponté

Les éditions Olizane viennent de publier

Laissé pour mort

Préface de Philippe Constantin

Photographies: Denis Ponté



Genève-New York et retour, l'album *Laissé pour mort* est le premier livre de Denis Ponté, jeune photographe indépendant vivant à Genève et collaborant régulièrement avec *Le Chénais*. Cet ouvrage a été soutenu notamment par la commune de Thônex.

A l'occasion d'un voyage aux Etats-Unis, il a été frappé par la situation des *homeless* (sans-abri) de New York, ville-phare où les contradictions sont les plus frappantes. De ces images noires et blanches prises au hasard sur les trottoirs de Manhattan est né cet album dont le but n'est pas de culpabiliser ni de choquer, mais d'amener le lecteur à une prise de conscience plus importante des problèmes du quart-monde.

Les droits d'auteur de *Laissé pour mort* seront intégralement versés à la Croix-Rouge genevoise pour son Opération Wagon.

Né en 1964, Denis Ponté a exposé plusieurs fois à Genève depuis 1988. Il a effectué plusieurs reportages en Amérique latine pour Terre des Hommes Genève et a obtenu, en 1993, le troisième prix (sur quelques milliers de candidats) du prix Nikon International.

Laissé pour mort - Editions Olizane, Genève - 60 pages, 28 x 26 cm - Prix : 45 FS

20 Vendredi 2 décembre 1994

• **CULTURE** •

Journal de Genève
et Gazette de Lausanne

Culture

◆ **Photo** Le jeune photographe genevois Denis Ponté vient de publier un ouvrage consacré aux sans-abri de Manhattan. «Laissé pour mort» donne des images simples et fortes, qui évitent pourtant tout misérabilisme.
Page 20

BD et recueil de photos

Lisons pour le «Wagon» et «Livres du Monde» de la Croix-Rouge!

Faire connaître les activités de la Croix-Rouge et susciter chez les jeunes de l'intérêt pour l'action humanitaire, tels sont les buts avoués de cette jolie petite BD (11 X 14,3 cm) que nous devons au grand talent du dessinateur Exem. L'illustre détective Percelot nous emmène sur les traces de la vie cachée d'Henry Dunant, fondateur de la Croix-Rouge rappelons-le, en nous faisant, l'air de rien, découvrir les activités de l'organisation. «Le secret du pyrophone», titre de la BD, a de quoi provoquer l'interrogation car qu'est-ce donc qu'un pyrophone? Hein?! Nous dirons seulement qu'il s'agit d'un instrument de musique assez spectaculaire qui n'a rien d'imaginaire. Le reste vous sera dévoilé dans ce ravissant petit livre, coûtant 20 fr. tout ronds, et vendu au profit de «Livres du Monde», la bibliothèque intercul-

turelle de la Croix-Rouge sise 50, rue de Carouge. (Placette et librairies de BD.)

«Laissé pour mort» est le titre d'un recueil de clichés signés Denis Ponté, jeune photographe indépendant genevois. «A l'occasion d'un voyage aux Etats-Unis, j'ai été frappé par la situation des «homeless» (sans abri), particulièrement à New York. New York a toujours été la ville-phare des Etats-Unis, la ville où les contradictions sont les plus frappantes, où le monde connaît actuellement une crise assez importante.» Denis Ponté ne cherche pas à culpabiliser, ni à choquer, seulement à sensibiliser et à amener les gens à s'interroger sur les problèmes du quart-monde. C'est réussi. Notre préférée? La photo d'un tout pauvre, endormi (ou profondément accablé) près de son caddie où paresse un ours

en peluche, unique et ultime trésor de douceur d'un être qui a tout perdu. Alors à force de les immortaliser, il



était presque naturel que Denis Ponté ait eu envie de verser ses droits d'auteur au «Wagon», où la Croix-Rouge genevoise procure chaleur et réconfort aux «mouiseux» d'ici. Publié aux Editions Olizane, ce recueil (45 fr.) peut être commandé chez De-

nis Ponté, Ed. «Laissé pour mort» Case postale 155, 1225 Chêne-Bourg. (3 fr. 30 de frais de port.) Voilà deux ouvrages que l'on peut qualifier de livres «utiles». Ils sont fort bien faits, ce qui ne gâte rien.

M.-C.D.

PHOTO «Laissé pour mort», un livre publié aux Editions Olizane

Manhattan et ses «homeless» pris sur le vif

Le jeune photographe genevois Denis Ponté vient de publier un ouvrage consacré aux sans-abri de Manhattan. Des images simples et fortes qui évitent pourtant tout misérabilisme.

Au premier plan, un homme glisse une pièce dans un télescope public. Dans l'arrière plan: Manhattan. Telle est la description, en quelques mots, de la première image de *Laissé pour mort*, le livre qu'a publié tout récemment aux Editions Olizane le jeune photographe genevois Denis Ponté.

Image-signe qui indique la nature du projet: porter son regard sur un lieu mythique, s'en rapprocher par l'intermédiaire d'un objectif, bref, aller lire à l'intérieur ce que l'extérieur ne raconte pas. Et ce qui a le plus frappé Denis Ponté lors de ses pérégrinations dans le célèbre quartier new-yorkais, c'est la situation des «homeless» (les sans-abri).

Reflet du quotidien new-yorkais

Au premier abord, le sujet peut paraître un brin rébarbatif. Surtout que Denis Ponté n'est de loin pas le premier à le traiter (mais reste-t-il encore quelque chose d'original à traiter photographiquement à New York?). Ça n'est heureusement pas le cas. En particulier parce que le photographe ne s'est pas limité à cet unique aspect de la vie urbaine. Dans une première partie, il donne ainsi un reflet plus large du quotidien, s'attachant à brosser le portrait de représentants de classes sociales différentes: là des militants soutenant Clinton, ici le chauffeur d'une impressionnante limousine, ailleurs un gamin et son skateboard ou un groupe de policiers en uniforme.

En tout une quinzaine d'images rappelant qu'une ville est un assemblage humain hétéroclite. Un brassage d'individus qui, dans l'apparente neutralité des espaces publics, fait apparaître toujours de sensibles frontières culturelles et sociales. Denis Ponté traduit cela en réalisant aussi bien des instantanés que des clichés plus posés, voire des portraits (en pied).

Il faut par ailleurs souligner le dynamisme avec lequel Denis Ponté rend



Les «homeless» de Manhattan vus par Denis Ponté.

compte du phénomène des sans-abri. Certes l'utilisation constante du grand angle y est un peu pour quelque chose. Mais le photographe évite avec une belle maîtrise les artifices que permet ce type de focales. D'abord en raison que, tirées plein cadre, ses images sont toujours parfaitement construites. Ensuite parce

que le renforcement de la perspective dû au grand angle est mis au service d'un discours.

Pas de misérabilisme

En effet, et cela est valable pour l'ensemble des images du livre, les lignes de

force des cadrages mettent systématiquement en avant la présence de lignes réelles inscrites dans le paysage de Manhattan. Ce peut être le bord d'un trottoir, une trace de peinture sur le sol, le bord d'une vitrine, une ligne de marquage sur la chaussée ou un alignement de bancs publics. La solitude, la sépara-

tion des classes sociales, l'incommunicabilité, en un mot cette frontière sociologique qui crée l'exclusion, est dite aussi à travers un signe graphique.

Préfacé par Philippe Constantin-K. *Laissé pour mort* est un livre simple et fort (fort parce que simple...) qui aborde le problème des sans-abri sans misérabilisme. «Je ne cherche pas à culpabiliser, ni à choquer, écrit à ce propos Denis Ponté, seulement à sensibiliser et à amener les gens à s'interroger sur les problèmes du quart monde par le biais de ce travail photographique».

C'est également un livre utile puisque l'intégralité des droits d'auteurs sera versée à la Croix-Rouge genevoise pour soutenir son Opération Wagons en faveur des sans-abri. Précisons encore que ce travail fera l'objet d'une exposition, en janvier 1995, à la Galerie de la Bibliothèque municipale de la Cité à Genève.

Christophe Fovanna

«Laissé pour mort», Editions Olizane, 60 pages et 42 photos. Les droits d'auteurs sont versés à une œuvre caritative pour les sans-abri.

40

TRIBUNE
DE GENEVEJEUDI
19 JANVIER 1995

PM

VOISINS
& VOISINESGENÈVE
EN TÊTES■ Un certain New York
vu par Denis Ponté

Denis Ponté.

Photo Stanley Rath

Au cours d'un voyage aux Etats Unis, ce photographe genevois de 30 ans a été ému par la situation des sans-abri à New York. Il en résulte un album «Laisse pour mort» (éditions Olizane) dont les droits d'auteur seront versés à la Croix-Rouge pour l'opération Wagon, ainsi qu'une exposition. Ces photos noir-blanc, souvent bouleversantes, peuvent être vues à la Bibliothèque de la Cité jusqu'au 4 mars. - (dchs)

45

TRIBUNE
DE GENÈVEJEUDI
19 JANVIER 1995

ED

PHOTO
ARTS

GENÈVE

Denis Ponté

montre jusqu'au
4 mars les images
prises à New York
pour son livre
«Laisse pour mort».
Elles peuvent se
voir à la
Bibliothèque de la
Cité, tél. (022)
312 00 19, les
mardis, jeudis et
vendredis de 13 à
18 h 30, les
mercredis de 10 à
18 h 30, les samedis
de 13 à 17 h. (ed)

PHOTOS

Denis Ponté tire le portrait de New York et de ses sans-abri

Ce jeune photographe expose à la Bibliothèque de la Cité 31 clichés extraits de son ouvrage, «Laissé pour mort», sur les «homeless».

Avec l'hiver, les villes occidentales redécouvrent leurs sans-abri. Pourtant, toute l'année, des organismes se battent pour redonner un toit aux exclus du système social. Comme par exemple la Croix-Rouge genevoise à qui Denis Ponté a décidé de verser l'intégralité des droits d'auteur de son premier livre, *Laissé pour mort*¹. Un livre de photos noir/blanc sur les «homeless» (sans foyer) new-yorkais qui a vu le jour un peu par hasard.

Né en 1964, Denis Ponté cultive sa passion pour la photo depuis le collège. Formé dans un laboratoire à la reproduction couleur, puis assistant d'un photographe de mode et de publicité, il obtient son CFC de photographe en 1992. Parallèlement, il expose ses œuvres dans diverses galeries. Son «truc» à lui, c'est le reportage artistique, et surtout pas «la photo alimentaire». Il concilie alors deux de ces passions – la photo et les voyages – en réalisant des travaux pour une coopérative de café au Pérou et part bénévolement en Amérique latine pour Terre des hommes.

CONJURER LE CHÔMAGE

Denis Ponté prend également des photos dans le Maine (qui donnent lieu à une expo en 1990) et à New York, où il est frappé de voir tant de sans-abri. Son travail personnel sur les habitants de la Grande Pomme intéresse un professeur de l'école de photographie de Vevey qui le pousse à exposer ses clichés. Contacté, Alain Jacquesson, alors directeur des bibliothèques municipales, se déclare prêt à lui ouvrir l'espace-expositions de la Cité. A condition de trouver un lien entre ces photos et la vocation de la bibliothèque, à savoir le livre. C'est ainsi que germe dans la tête du photographe l'idée de réunir une série de ses clichés new-yorkais dans un ouvrage. Pour Denis Ponté, qui repart à New York pour «figurer» son travail, ce projet était aussi une manière de conjurer le chômage, d'ajouter à son curriculum vitae une nouvelle expérience professionnelle.

Tiré à 3000 exemplaires (plus 700 avec une couverture anglaise pour une diffusion aux Etats-Unis), *Laissé pour*

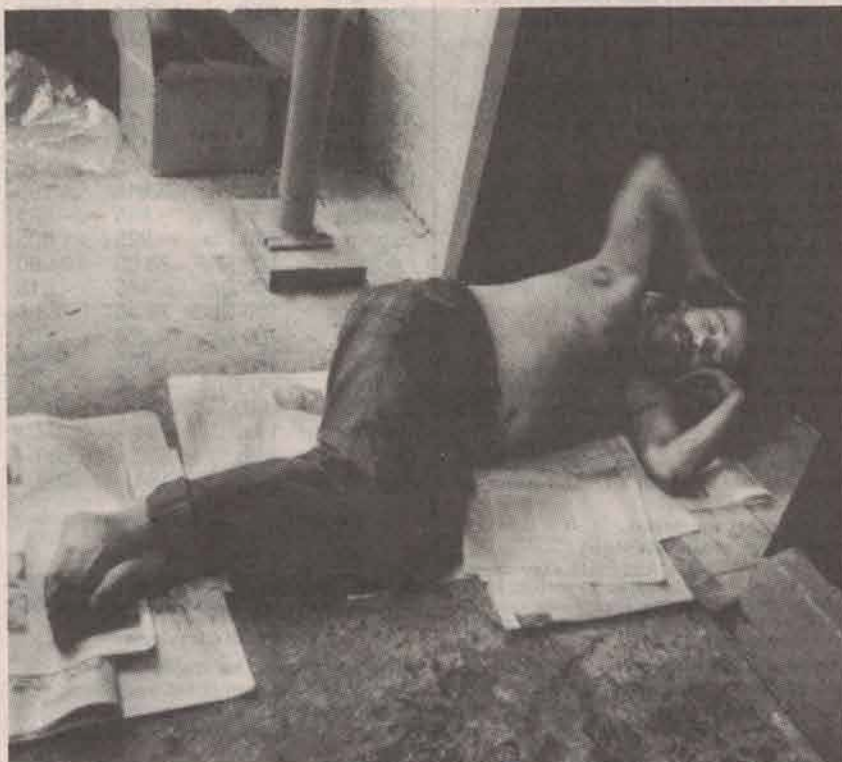


Photo extraite de «Laissé pour mort» de Denis Ponté.

mort a été fort bien accueilli et a ouvert à son auteur quelques perspectives d'avenir. Mais Denis Ponté préfère parler de choses déjà faites plutôt que de miser sur le futur.

31 CLICHÉS

Au rayon des choses déjà faites, le jeune photographe compte donc depuis mardi soir une exposition à la Bibliothèque de la Cité². Il a choisi lui-même dans son livre 31 photos tirées pour l'occasion en grand format (40x50) et a tenté de conserver l'esprit de l'ouvrage (d'abord des clichés de la ville et de ses habitants, puis des sans-abri avant de revenir sur la ville). Cette construction permet aussi aux visiteurs de n'être pas seulement confrontés à la facette la plus noire de New York. Il n'en reste pas moins que les photos de ces hommes, pour la plupart couchés par terre dans leur solitude et leur misère, sont des images chocs qui provoquent forcément une réaction, une réflexion. Et c'est ce que veut

Denis Ponté, qui ne se considère toutefois pas comme un «photographe engagé». Car, outre ses reportages à connotation sociale, il aime également travailler sur la nature, y traquer par exemple la pollution pour la présenter d'une manière artistique.

Actuellement, il photographie pour la télévision (émission «Coup de pouce emploi») des demandeurs d'emploi. Pour l'avenir, même s'il n'aime pas en parler, il a quelques projets (illustrations d'ouvrage, un deuxième livre). Et toujours l'envie de se faire d'abord plaisir.

FRANCINE COLLET

¹ Denis Ponté, *Laissé pour mort*, Editions Olizane, 60 p., 45 fr., préface de Philippe Constantin.

² *Laissé pour mort*, exposition de photos de Denis Ponté, à la Bibliothèque de la Cité (pl. des Trois-Perdrix, Genève), jusqu'au 4 mars, mardi, jeudi, vendredi de 13 h. à 18 h. 30, mercredi de 10 h. à 18 h. 30, samedi de 13 h. à 17 h.

■ **Lecture.** Avec «Les régions mythiques de l'âme», la Bibliothèque de la Cité (place des Trois-Perdrix, Genève) propose une soirée littéraire avec des textes de Philippe Constantin, auteur de la préface du livre de photographie de Denis Ponté «Laissé pour mort», dont les tirages sont actuellement exposés à la bibliothèque. Lecture de Françoise Bos, le 4 février à 17 h.

AGENDA

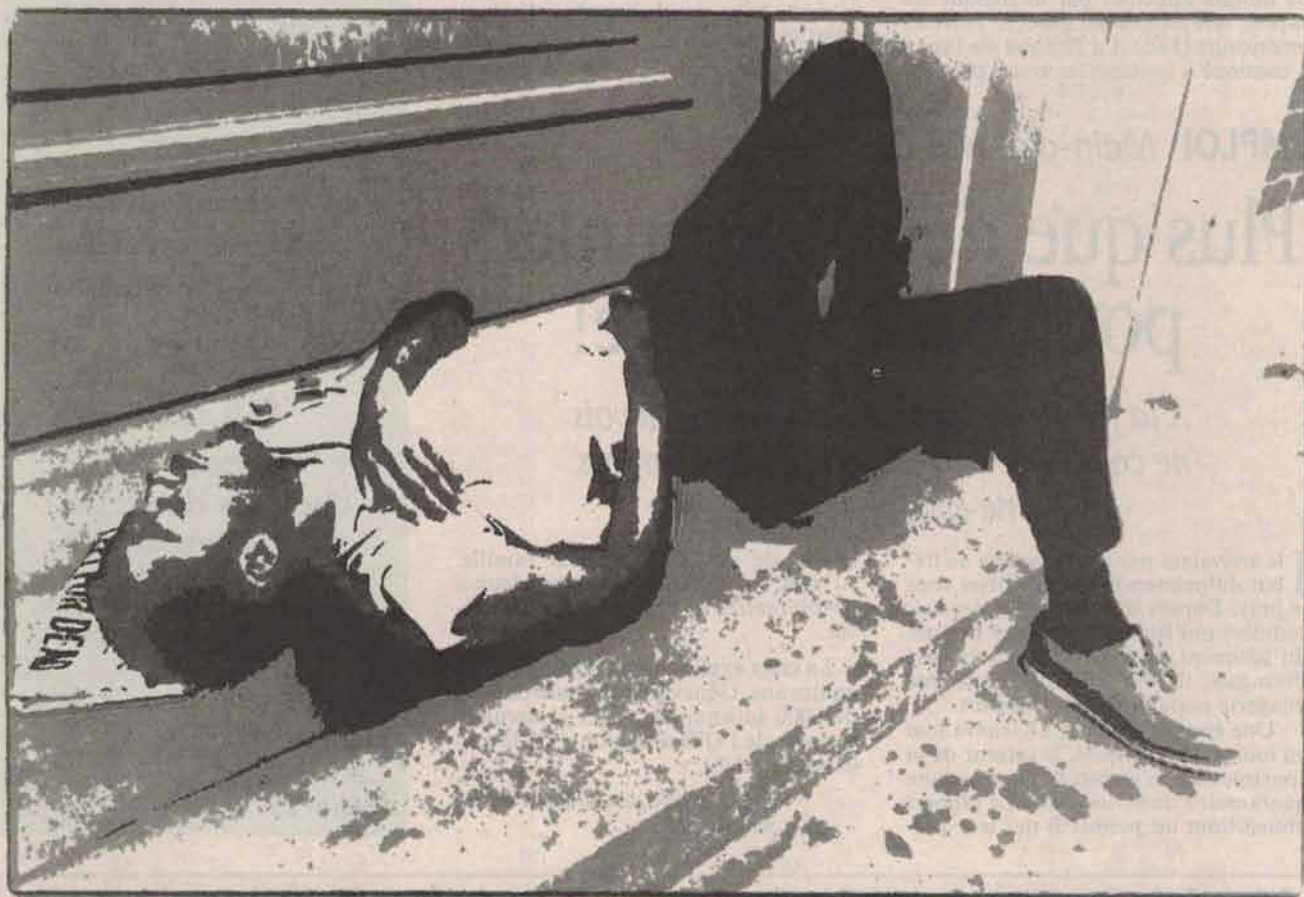


NEW YORK SELON DENIS PONTÉ — «New York? Pour moi, la ville représente le mélange des cultures et des classes sociales. C'est quelque chose de fabuleux, une sorte de Genève à la puissance dix! Et puis, New York offre aussi une explosion culturelle permanente. On n'a fait jamais le tour des musées et des galeries.»

En ce moment, Denis Ponté présente «Laissé pour mort» à la Bibliothèque de la Cité, tél. (022) 312 00 19. Il s'agit d'une suite d'images, déjà parues chez Olizane sous forme de livre, où le photographe montre surtout la misère d'une grande cité. «C'est vrai qu'une pauvreté aussi affichée m'a frappé et que j'ai voulu la montrer. Mais je ne pense pas que l'exposition soit pessimiste. New York constitue aussi une ville d'excès, à laquelle on s'adapte sans mal. En fin de compte, je dirais que je m'y sens paradoxalement plutôt bien.»

L'exposition se visite les mardis, jeudis et vendredis de 13 h à 18 h 30, le mercredi de 10 h à 18 h 30, le samedi de 13 h à 18 h 30 jusqu'au 4 mars. — (ed)

Denis Ponté



Le laissé-pour-compte. Sérigraphie d'Albertine tirée de la photographie de Denis Ponté.

Washington rêve de se décharger des pauvres sur les Etats de l'Union

Bras de fer aux Etats-Unis. Contre l'avis de Bill Clinton, la nouvelle majorité républicaine au Congrès s'attaque à la protection sociale, pour en diminuer le coût et en décentraliser la gestion.

ETIENNE DUBUIS

Des millions d'assistés sociaux ont de nouveaux soucis à se faire aux Etats-Unis. Le Congrès, à dominante républicaine, est occupé ces jours à démanteler le fameux «welfare», le système fédéral de bienfaisance mis en place il y a une soixantaine d'années, à l'époque du New Deal, par Franklin Delano Roosevelt. Le pays, endetté, doit économiser? La majorité parlementaire compte bien gagner quelque 66 milliards de dollars, d'ici à la fin du siècle, sur le dos des pauvres.

*«De hamac,
la protection sociale
peut devenir
tremplin»*

Une étape capitale du processus législatif a d'ores et déjà été franchie. Vendredi dernier, le projet de réforme a été adopté par la Chambre des représentants (par 234 voix contre 199; tous les démocrates, sauf neuf, ont voté contre). Il lui reste maintenant à passer devant le Sénat,



Les républicains veulent réaliser des coupes claires dans les dépenses sociales. L'assistance actuelle aux déshérités mine, selon eux, certaines vertus américaines de base.

DENIS PONTÉ

où le président Clinton, très réticent, «attend» les républicains, dont il menacera peut-être le texte de son droit de veto. Quelles qu'en soient les péripéties, la bataille s'annonce âpre jusque dans ses derniers échanges, à la hauteur de l'enjeu.

Si le camp de la réforme finit par s'imposer en effet, 45 programmes sociaux seront automatiquement supprimés et toutes sortes d'aides financières disparaîtront. Il ne sera plus question ainsi de verser la moindre somme d'argent à des mères célibataires âgées de moins de 18 ans ou à leur progéniture, ni d'offrir à des parents déjà secourus des indemnités supplémentaires pour un nouvel enfant. Par ailleurs, les bénéficiaires d'une aide publique seront tenus de travailler après deux ans et les familles ne pourront pas être assistées pendant

plus de cinq années. Enfin, dernier exemple notable, plus de deux millions d'immigrés illégaux seront écartés de la plupart des programmes sociaux.

Aux nombreuses voix qui s'opposent à ce train de mesures, les républicains se gardent bien d'opposer le seul souci de procéder à des économies - ils seraient trop facilement accusés de sacrifier les plus déshérités au mieux-être des autres. Leurs porte-parole avancent également des arguments moraux. «Nous avons vu ce système de protection sociale dévastateur perdurer pendant des générations et permettre aux gens de végéter, explique dans cette perspective Clay Shaw, député républicain de Floride; mais ce système détruit le respect de soi, détruit la famille, détruit la

fibres morale de base qui a uni notre nation, ainsi que l'éthique du travail dont nous avons été si fiers comme Américains.»

Le désengagement du pouvoir central, ainsi défendu, ne se limite pas à des coupes budgétaires cependant. Il se traduit aussi par un transfert de responsabilités. Le projet de loi prévoit en effet que Washington attribue des fonds aux Etats de la fédération (reconnus libres de les utiliser à leur guise, dans les seules limites prescrites par la loi), à savoir qu'il se décharge de la politique sociale. «Si cette législation est finalement adoptée, claironne Clay Shaw, vous allez voir la protection sociale de ce pays devenir un tremplin après avoir été trop longtemps un hamac. (...) Les bonnes idées en matière de protection sociale sont venues des

Etats. Ils ont plusieurs années-lumière d'avance sur le gouvernement fédéral.»

La foi dans la sagesse des pouvoirs régionaux, battue en brèche dans les années 60 lors du combat contre la ségrégation, est de retour. Elle ne fait pas pour autant l'unanimité, même au sein de la droite américaine. De nombreux théoriciens conservateurs doutent que les Etats soient capables de tailler judicieusement dans les dépenses sociales, de ramener au monde du travail des femmes habituées à l'assistance ou de réduire les fraudes ainsi que le gaspillage. Peu d'entre eux, assurent ces experts, sont capables d'innovations intéressantes.

La conséquence la plus probable de ce transfert de pouvoir serait sans doute une sous-enchè-

re. Quel gouverneur tire avantage, en effet, à se montrer généreux? Peu d'électeurs sont disposés à ouvrir tout grand leur porte-monnaie pour aider les pauvres, alors que beaucoup souhaitent refiler ce genre de charge à leurs voisins. Le problème n'est pas nouveau. Aujourd'hui déjà, les autorités de nombreux Etats font en sorte de ne pas posséder un système de protection sociale généreux, afin de ne pas attirer les déshérités d'autres Etats, voire de ne pas trop fidéliser ses propres assistés.

Le projet des républicains au Congrès, s'il venait à passer, risquerait fort par conséquent d'exacerber la tendance au chacun pour soi. Et les innovations que la décentralisation est censée favoriser pourraient bien s'appliquer au détriment des plus pauvres. □

55

TRIBUNE
DE GENÈVE

JEUDI
27 AVRIL 1995

AMS

PHOTO ARTS

EN 2 MOTS

PHOTO

Le Genevois **Denis Ponté** a remporté le troisième prix du Concours Nikon, dans la catégorie noir/blanc avec, comme thème imposé, l'enfance. Il a du mérite. Les jurés ont reçu 39 300 images provenant de 51 pays.

LE COURRIER • JEUDI 11 MAI 1995

PHOTO. Denis Ponté récompensé

● Le jeune photographe Denis Ponté, auteur entre autres d'un ouvrage sur les «homeless» new yorkais («Laisse pour mort», Ed. Olizane), vient de remporter le troisième prix (catégorie B) du Concours international de photographie Nikon 1994/95.

L'HEBDO

N° 3

Du 19 au
25 janvier 1995

AGENDA

PHOTOGRAPHIE

LAISSÉ POUR MORT

Les sans-abri de New York vus par Denis Ponté. *Genève, Bibliothèque de la Cité, jusqu'au 4 mars, ma, je, ve 13-18 h 30, me 10-18 h 30, sa 13-17 h.*

LE NOUVEAU QUOTIDIEN

DÉCOUVERTES

LAISSÉ POUR MORT

Photographies de Denis Ponté. Images en noir et blanc prises au hasard sur les trottoirs de Manhattan. *GENÈVE Bibliothèque de la Cité, place des Trois-Perdrix. Ma/je/ve 13-18h30, me 10-18h30, sa 13-17h. Jusqu'au 4 mars.*

LE COURRIER

SALONS & EXPOSITIONS

Bibliothèque de la Cité

«Laisse pour mort», photos de Denis Ponté; ma, je et ve de 13h à 18h30, me de 10h à 18h30, sa de 13h à 17h. Jusqu'au 4 mars. Place des Trois-Perdrix, ☎ 312 00 24.

TRIBUNE DE GENÈVE

MUSÉES ET EXPOSITIONS DE LA VILLE

Bibliothèque de la Cité (pl. des Trois-Perdrix, ☎ 312 00 24. - Ouverte ma/je/ve de 13 h à 18 h 30; me de 10 h à 18 h 30; sa de 13 h à 17 h.: Expo. temp.: «Laisse pour mort», photographies de D. Ponté sur les sans-abri à New York. (Fin/4 mars).

PHOTO

PUBLICATION

Livre

«Laissé pour mort» de Denis Ponte

Une grande partie de mon activité de photographe est de m'intéresser au contexte social des pays que j'ai traversés. A l'occasion d'un voyage aux Etats-Unis, j'ai été frappé par la situation des homeless et plus particulièrement à New York. New York a toujours été la ville-phare des Etats-Unis, la ville où les contradictions sont les plus frappantes, surtout actuellement où le monde connaît une crise assez importante. Bien sûr la situation n'est pas aussi extrême dans nos pays mais il me semble important de montrer ici cette réalité. Je ne cherche pas à culpabiliser, ni à choquer, seulement à sensibiliser et à amener les gens à s'interroger

sur les problèmes du quart-monde par le biais de ce travail photographique.

Ce livre est une promenade à travers les rues de Manhattan, un reflet du quotidien avec ses différents mondes qui se croisent sans se rencontrer. J'ai donc séparé cet ouvrage en deux parties, chacune montrant une facette différente de la rue.

Livre *Laissé pour mort*, format 26 x 28 cm, 60 pages, 42 photographies de Denis Ponte, aux Editions Olizane, Genève.

La vente de ce livre se fera en faveur de la Croix-Rouge genevoise au profit des sans-abri.

Pour tous renseignements : Denis Ponte, «Laissé pour mort», case postale 155, 1225 Chêne-Bourg.



novembre-décembre 1993

Chrysalide

AMÉRIQUE
ÉCOLE
SQUATS

LA FISSURE
CEUX QUI LA SUBISSENT
CULTURE UNDERGROUND



A I L L E U R S

états-unis

la liberté qui enchaîne **4**

merci Oncle Sam **7**

indiens pas tous morts **8**

malcom X le pouvoir noir **9**

tocqueville de la démocratie **10**

à lire kafka **15**

D É B A T

école

une victime raconte **18**

un autre regard **19**

parole libérée **20**

C R É A T I O N S

bd les désarmés **11**

coup de pouce haïti **12**

concours liberté **16**

photos **23**

L O C A L

squats culture underground **13**

jeunes et politiques **22**

sexe, rock & sida in geneva **26**

association csp **21**

psy souffrir d'aimer **24**

de valérie à monique **25**

annonces annoncées **27**

rédaction

ANTOINE MACH

CORINNE STROPPOLO

LAURENT CORNAGLIA

MATTHEW JONES

STEPHANE LATHION

dessins

REMO

JOSE

ISAMU

photo couverture

DENIS PONTE/NEGAPOSE

photos intérieur

NEGAPOSE

DENIS PONTE (ETATS-UNIS)

ENDER DEMIRTAS (SQUATS)

réalisation

PATRYK DABROWSKI

lito&flash

SCAN PREPRESS SERVICE

impression

ARDUINO, Genève

publicité

ZEROPROBLEM

abonnement-soutien

1 an 30.- - 1 an 100.--

CCP 12-18905-0

adresse

14 quai

des Forces-Motrices

1204 Genève

le bout du fil-étai:

321-6622

remerciements

ESTELLE, C. FAVRE, GEHENNE,

HALIFAX, MME KUKER, DR

LADAME, M. RUFER, STEFANO,

STEVEN, VIVRE&L'ECRIRE

DUNIA

MOBILIER D'ASIE DU SUD-EST
PRIMITIF • CONTEMPORAIN • ANTIQUE

3 bis, rue du Parc 1207 Genève
Tél. 700 49 23 Fax 700 49 24

la liberté qui ENCHÂÎNE

ETATS-UNIS



Elle ne nous regarde pas, mais regarde au loin - semblant voir ce que nous ne pouvons qu'imaginer. Ce que nous pouvons voir, c'est elle, la femme en blanc, courant vers nous, au-dessus des barricades. A ses pieds gisent les décombres de l'ordre ancien. Le tableau de Delacroix, "la liberté guidant le peuple", a été peint juste après la révolution française et ce symbole d'émancipation a résonné à travers le monde entier. Du Chili à la Chine, elle, ou l'une de ses versions, ont été le mobile d'innombrables révolutions contre un ordre établi d'oppression.

Une image encore, celle d'une autre femme dans une annonce publicitaire, qui vante les mérites d'un produit de nettoyage censé lui permettre d'accéder à La liberté... L'illusion de la liberté peut être utilisée pour vendre tout, et rien. Souvent, on nous brade les mêmes vieilles choses, présentées de telle manière à nous faire croire que ces produits nous ouvriront, comme par enchantement, la porte d'une nouvelle ère de liberté, excitante, libératrice, voire dangereuse. De toutes parts on nous bombarde d'images qui nous incitent à acheter des artifices de liberté. Qu'ont-elles à voir avec l'idée de liberté ? Avec la vie telle qu'elle est vécue par des millions d'êtres humains sur la planète ? N'est-elle seulement qu'une image

parmi d'autres dans un monde capitaliste dont elles fondent la culture ? Un monde qui éprouve le besoin de fournir d'importantes quantités de divertissements, afin de stimuler, et d'anesthésier, les préjugés de classe, de race et de sexe. Ou a-t-elle quelque signification politique plus profonde ?

Le concept occidental

Les idées de liberté existent dans la plupart des systèmes traditionnels de pensée : bouddhisme, hindouisme, islam, confucianisme... mais les concepts de liberté personnelle, des droits protégés par la loi, deviennent dominants avec l'émergence de l'économie de marché occidentale. Et c'est l'idée occidentale de liberté qui règne aujourd'hui sur le monde. Le philosophe anglais Thomas Hobbes, au XVII^e siècle, considère que la liberté dépend d'un contrat social avec le souverain. En gros ce qui signifie : "je t'accorde ma fidélité et me remets à ton autorité et tu me protèges". Sans l'Etat, "la vie est insupportable, brutale et courte" écrit-il. Un autre anglais, John Locke, met en avant l'idée que la liberté est le droit à la sécurité économique, qui, pour lui, s'incarne dans la propriété privée. Au XIX^e siècle, le concept occidental de liberté s'étend pour inclure le libre échange et la notion capitaliste de laissez-faire. L'individu doit être aussi libre d'en-traves que possible.

Cependant, ce qui sous-tend cette

version de la liberté n'est ni raisonnable, ni humain, ni naturel. Son fondement est l'autorisation indiscutable de prendre des libertés - aux dépens des femmes, des enfants, et des peuples colonisés d'Afrique, d'Asie, d'Australie et des Amériques. Au nom de la "liberté", sous l'égide des politiques économiques du laissez-faire, l'esclavage fleurit et les pays étrangers sont pillés de leurs terres et de leurs ressources. Pendant ce temps, les femmes restent la propriété (lisez l'esclavage) des hommes. Aujourd'hui, elles ont le droit de vote dans la plupart des régions du monde et les peuples opprimés se sont libérés du joug colonial. Alors, nous sommes-nous hissés de la place de galériens à celle de passagers sur le grand bateau de la liberté ?

Chacun peut-il prendre la sienne aux côtés de l'homme blanc sur le pont ?
Pas vraiment.

Inégales libertés

La liberté est là pour tous en théorie - mais est encore soigneusement rationnée en pratique. Bien que la plupart des images de liberté soient de sexe féminin, les femmes savent qu'il y a bien moins de liberté dans leurs vies que dans celles de leurs compagnons masculins. Alors que beaucoup plus de pays du Tiers-Monde sont actuellement en train de suivre le chemin de la démocratie parlementaire et des politiques de l'économie libérale, leurs effets sur la vie quotidienne des gens sont loin d'être libérateurs. Les citoyens du Pakistan ou du Kenya jouissent difficilement de la liberté politique, simplement parce que leurs gouvernements - souhaitant impressionner l'Ouest par leurs manières démocratiques - tiennent des élections truquées afin de consolider leur prise sur le pouvoir. Selon un historien contemporain : "c'est un paradoxe de la liberté qu'elle soit devenue le slogan de ceux qui en ont besoin le moins et qui veulent la refuser à ceux qui en ont besoin le plus" ¹.

INEGAUX EN TOUT...

SANTÉ

Mortalité infantile : taux pour 1000 naissances (1990)

NOIRS : 17,9

BLANCS : 8,6

Espérance de vie : moyenne en nombre d'années (1990)

NOIRS : 69,2

BLANCS : 75,6

EDUCATION

Famille : enfants élevés par leurs deux parents (1989)

NOIRS : 39%

BLANCS : 79%

Analphabétisme : (1989)

NOIRS : 18%

BLANCS : 6%

Etudes secondaires : quatre ans ou plus (1988)

NOIRS : 66,7%

BLANCS : 86,6%

NIVEAU DE VIE

Pauvreté : vivent au-dessous du seuil (1990)

NOIRS : 31,9%

BLANCS : 10,7%

Revenus : salaire médian par foyer

NOIRS : 18676 \$

BLANCS : 31231 \$

Chômage : en proportion de la population active (1991)

Non-blancs : 11,1%

BLANCS : 6%

... MEME DEVANT LE CRIME

Les Noirs représentent

12% de la population des Etats-Unis. Mais :

31% des personnes arrêtées;

47% des personnes incarcérées;

40% des condamnés à mort.

Ils constituent en revanche :

44% des victimes d'un meurtre.

Tiré de l'Express du 15 mai 1992

La contradiction centrale de l'idée de liberté repose sur le fait qu'elle possède à la fois un immense potentiel émancipatoire et ce qui semble une capacité illimitée de légitimer les inégalités sociales et les transactions économiques antidémocratiques. On peut voir les effets de ces dernières dans n'importe quelle ville du monde aujourd'hui - que ce soit Lima, Lagos ou Los Angeles - où les riches et les pauvres peuvent se trouver sur le même bout de ciment, mais habiter des réalités complètement différentes. Bien trop souvent, la liberté économique des puissants signifie une liberté politique toujours décroissante pour tous les autres.

Prenez les Etats-Unis qui, sans doute plus que tout autre, a été le pays de la liberté pour bon nombre d'exclus de la planète. L'"Amérique-nation-d'immigrants" reste une image forte dans le subconscient collectif. Mais si la statue de la liberté ouvre encore ses bras aux "pauvres", aux "fatigués" et "aux masses entassées qui rêvent de vivre libres", la législation américaine s'intéresse, d'abord, aux riches et aux talentueux. Ainsi, "10 000 visas annuels d'immigration sont réservés aux étrangers disposés à investir

500 000 dollars aux Etats-Unis". ²

Les misérables peuvent cependant aussi être utiles : les immigrés, légaux et clandestins, largement sous-payés, permettent à bon nombre de petites et moyennes entreprises de tenir bon face à la concurrence étrangère. De plus, les visas délivrés à des ingénieurs, médecins... ont triplé en 1991. En effet, "on ne peut pas former un chimiste de vingt-deux ans du jour au lendemain. Nous avons besoin d'immigrants pour combler le manque. Ils seront indispensables si nous entendons rester compétitifs". ³ L'Amérique doit donc importer ce qu'elle a cessé de produire. Et puis les dix ans d'opulence de l'administration reaganienne ont muré plus sûrement les ghettos que trente ans de négligence sociale. Pendant que Wall Street touchait les

nues, les mômes du Bronx s'entassaient à 50 par classes pour cause de réduction budgétaire. A New-York, 40% des enfants en âge de scolarité ne vont pas régulièrement à l'école, voire pas du tout. Ce sont les Noirs qui sont le plus touchés : "un professeur doit savoir qu'il y a plus de jeunes Noirs d'âge universitaire derrière les barreaux d'une prison qu'il n'y en a sur les gradins d'un amphithéâtre". ⁴ Des enseignants noirs qui, à Harvard, ne sont que 2, sur les 373 que comptent l'université.

Une inégalité qui se retrouve dans le domaine de l'emploi : "les Noirs ne gagnent que 60% du revenu national moyen et un tiers d'entre eux (contre 11% chez les blancs vivent en-dessous de l'indice officiel de la pauvreté)". ⁵ Pourtant, aux Etats-Unis, une catégorie démographique ignore la crise de l'emploi : les enfants, âgés de 5 à 14 ans. Si le Congrès a cherché à durcir la loi sanctionnant le travail des enfants, l'administration Bush s'y est opposée. "Nous ne voulons pas ensevelir des entreprises qui sont déjà en mauvaise posture en leur imposant des charges supplémentaires à une période où la conjoncture est mauvaise". ⁶ De 1979 à 1988, sous Reagan et

Bush, le nombre de personnes vivant en-dessous du seuil de la pauvreté a considérablement augmenté. L'aide sociale ne semble parvenir que difficilement à ceux qui en ont besoin : "65% de chaque dollars de l'aide fédérale pour les pauvres des villes est absorbé par la bureaucratie urbaine qui est supposée les délivrer".⁷

Une autre négligence encore : celle de la santé. Ainsi, de 1981 à 1987, le pouvoir s'est opposé à la mise en oeuvre d'un programme fédéral de lutte contre la tuberculose : "nous sommes en 1992 avec un taux de guérison inférieur à des pays comme le Malawi et le Nicaragua".⁸ De plus, le taux de mortalité infantile aux Etats-Unis égale celui du Guatemala. Dans certains quartiers du South-Bronx, il est supérieur à celui du Bangladesh. Coupables : le manque de politique sociale, l'insécurité urbaine.

Alors, quelle liberté ?

Pour qui ?

La liberté en soi n'apporte donc pas la libération. En réalité, la liberté avant l'égalité, la liberté avant la justice ne permettra seulement de libérer le puissant et ne rendra jamais libre celui qui a le plus besoin d'expression. En fait, la liberté des loups signifie souvent la mort des moutons. Si les politiques du laissez-faire ont l'illusion d'être neutres et ainsi justes à l'égard de toutes les créatures, en fait, elles sont au bénéfice du loup et indifférentes aux malheurs perpétrés sur le mouton.

Si la liberté veut être autre chose qu'une "petite idée" allant à l'encontre d'une réelle libération, alors elle doit être continuellement négociée entre le riche et le pauvre, l'homme et la femme, le blanc et le noir, le Nord et le Sud. Ce qui signifie de prendre en considération la diversité des points de vue. Tâche difficile et qui ne cadre pas facilement dans l'élémentaire mentalité Disneyworld. En effet, selon le savant musulman Zir Sardar : "le monde est devenu l'otage d'une seule civilisation : celle de l'Ouest.

Et le principal pouvoir de cette civilisation ne vient pas d'une force mi-

litaire, d'une capacité politique ou d'une puissance économique, mais du pouvoir à définir".⁹ Au Tiers-Monde, elle dit : "soit vous acceptez ma définition de la liberté en termes du libre marché et de la démocratie parlementaire, ou vous devenez mon esclave". Un esclavage qui prend la forme d'un assujettissement culturel, d'une pression économique, de sanctions... ou d'une force militaire plus directe.

Je fais ce que je veux ?

Dès lors, la liberté doit être plus que le seul fait de "laissez-faire aux gens ce qu'ils veulent". Elle doit être aussi celle de laisser les gens se définir de leur propre manière. Dans un monde où la liberté ne signifie guère plus que celle

notion bouddhiste sur la liberté spirituelle. Un concept musulman se base sur l'idée de tutelle, de liberté limitée par une ultime responsabilité envers Dieu. Alors qu'un point de vue écologique déplace la question des hommes pour la replacer sur la survie de la planète et de toutes ses créatures. La vision occidentale de la liberté, centrée sur la personne comme une entité unique et séparée des autres, oublie par exemple que dans d'autres sociétés l'importance est mise plutôt sur la place de chacun dans le monde, de sa position par rapport aux différents membres de la collectivité. Que c'est cette place et ces liens qui l'unissent aux autres qui définissent sa personne et non une essence unique et séparée d'eux.

Pour échapper à l'étroite version de la liberté : "je fais ce que je veux" et "j'ai ce que je veux avoir", il s'agit de s'engager avec les autres et d'être sensible à leurs idées. De considérer aussi que la liberté ne peut qu'être envisagée dans son contexte social qui, lui, impose ses limites. Pour ne pas faire n'importe quoi, à n'importe qui. Sans cela, le concept de liberté deviendra vide de sens. Un totem du pouvoir, comme l'est... la statue de la liberté.

CS



Cet article a été librement traduit, raccourci, augmenté... de celui paru dans "The New Internationalist", sous le titre "Liberty, Ideals and low deals", Vanessa Baird.

1 ERIC HOBBSBAWN CITÉ IN THE N.I.

2 S. HALIMI, LE MONDE DIPLOMATIQUE, FÉVRIER 1991

3 M. HARRIS MILLER, PRÉSIDENT DE LA BUSINESS AND IMMIGRATION COALITION, IN S. HALIMI, LE MONDE DIPLOMATIQUE, FÉVRIER 1991

4 S. HALIMI ET J. SEERY, LE MONDE DIPLOMATIQUE, AVRIL 1991

5 N. BIRNBAUM, LE MONDE DIPLOMATIQUE, NOVEMBRE 1992

6 CITÉ IN S. HALIMI, LE MONDE DIPLOMATIQUE, FÉVRIER 1992

7 THE ECONOMIST, 6 NOVEMBRE 1993

8 DR. REICHMAN, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION AMÉRICAINE DU POU MON, IN N. BIRNBAUM, LE MONDE DIPLOMATIQUE, NOVEMBRE 1992

9 ZIR SARDAR CITÉ IN THE N.I.

Nouveautés

NOUVEAUTÉS

2



Photographies de Denis Ponté

LAISSÉ POUR MORT

Photographies de Denis Ponté
Préface de Philippe Constantin-K.

New York 1993, les sans-abri.
Un engagement personnel face à une
réalité trop souvent banalisée.

28 cm x 26 cm
64 pages, photographies en duotone
FS 45.- / FF 150.-

COLLECTION ESPACES PHOTOGRAPHIQUES

2-88086-151-9

Laissé pour mort

FS 45.- FF 150.-

OLIZANE

HIVER
94|5